

Recherches sociographiques



Serge GAGNON et René HARDY, *L'Église et le village au Québec, 1850-1930. L'enseignement des Cahiers de prômes* ; Pierre SAVARD, *Aspects du catholicisme canadien-français au XIXe siècle*

Nive Voisine

Volume 22, numéro 1, 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055924ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055924ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Voisine, N. (1981). Compte rendu de [Serge GAGNON et René HARDY, *L'Église et le village au Québec, 1850-1930. L'enseignement des Cahiers de prômes* ; Pierre SAVARD, *Aspects du catholicisme canadien-français au XIXe siècle*]. *Recherches sociographiques*, 22(1), 139–141. <https://doi.org/10.7202/055924ar>

René HARDY, *Les zouaves. Une stratégie du clergé québécois au XIX^e siècle*, Montréal, Boréal-Express, 1980, 312p.

Aussi lointains que les Templiers pour la jeune génération des Québécois, objet de sourires amusés de leurs aînés, les zouaves (ceux qui allèrent défendre la Papauté en 1868 et non leurs successeurs métamorphosés en paisibles gardes paroissiales au XX^e siècle) constituent un des phénomènes clefs de l'histoire religieuse et culturelle du Canada français. Le phénomène attendait son historien qui, au-delà du panégyrique, de la recherche du pittoresque ou du dénigrement, décrirait et expliquerait ce moment de grande ferveur ultramontaine.

Probe et bien documentée, l'étude de René Hardy vient enfin combler cette lacune de notre historiographie. L'auteur a sous-titré son ouvrage « Une stratégie du clergé québécois au XIX^e siècle ». Avec soin, il démonte la machine mise sur pied par M^{gr} Bourget et ses lieutenants afin de mobiliser les forces et les diriger sur un objectif dont l'ultramontanisme canadien-français saura tirer grand profit. Ici, encore une fois, on retrouve les talents inégalés d'organisateur de Bourget. L'auteur établit que l'initiative de l'opération est venue de clercs qui voyaient là une occasion inespérée de renforcer l'attachement à Rome et de consolider la chrétienté canadienne-française. L'auteur souligne aussi que, dans toute l'opération, les laïcs sont à la remorque du clergé. Constatation valable non seulement pour les zouaves mais pour bien d'autres entreprises durant le long XIX^e siècle qui s'achève autour de 1960. Analysant les mécanismes de diffusion du mouvement, l'auteur révèle la puissance de la prédication et des fêtes, combien plus importantes que l'imprimé dans un monde où règne encore largement l'analphabétisme. Poussant son analyse au-delà de 1870, l'auteur confirme que les thèses ultramontaines sont alors largement partagées par les élites qui dominent la scène politico-religieuse.

La littérature traditionnelle, depuis les écrits de circonstances jusqu'aux historiens qui s'en inspirent, nous présente l'« épopée zouave » comme un mouvement sans entraves et porté par un peuple chrétien unanime. L'auteur fait justice de cette légende en éclairant les difficultés de l'entreprise qui ne triompha que par la volonté ferme de M^{gr} Bourget. Neuves sont ses pages sur la réticence ou les hésitations de l'Archevêque de Québec, des Sulpiciens et des Irlandais face au mouvement, sur l'opposition des anticléricaux du *Pays* et de *La Lanterne*, et sur le rôle d'Édouard Barnard. Il nous livre une analyse sociale serrée des recrues : des étudiants et des commis surtout. Plutôt que de se lancer dans des spéculations sur les motivations des zouaves, l'auteur esquisse finement leur psychologie par leur comportement à Rome. Ce qui nous vaut des pages neuves sur la piété et les dévotions de ces jeunes gens et aide à comprendre comment le Québec du temps s'est mis à l'heure romaine en matière de spiritualité.

L'auteur a heureusement enrichi son étude d'un précieux index des noms propres. Des illustrations nombreuses et bien choisies permettent aussi de voir jusqu'en Italie même ces jeunes Canadiens français de la « Neuvième Croisade ».

Pierre SAVARD

*Département d'histoire,
Université d'Ottawa.*

Serge GAGNON et René HARDY, *L'Église et le village au Québec, 1850-1930. L'enseignement des Cahiers de prières*, Montréal, Leméac, 1979, 174p.

Pierre SAVARD, *Aspects du catholicisme canadien-français au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1980, 197p. (« Essais et recherches : Histoire ».)

L'historiographie du catholicisme québécois s'est enrichie, ces derniers temps, de deux publications d'un intérêt certain.

L'Église et le village au Québec de Serge Gagnon et René Hardy étudie le rôle de certains curés dans leur communauté paroissiale à partir des notations de leurs cahiers de prônes. Les auteurs centrent leur intérêt sur le contrôle social exercé par le prêtre en tant qu'agent culturel et ils débouchent sur des considérations neuves sur l'histoire des loisirs et le vécu religieux des Québécois. S'inspirant de Gabriel Le Bras — à qui ils empruntent leur titre — et des meilleurs historiens de la culture populaire, ils élaborent, en introduction, une problématique claire, nuancée, suggestive qui a la grande qualité d'éviter les raccourcis rapides et les *a priori* subjectifs si communs en histoire religieuse du Québec. Éclairés par ces pages théoriques, les travaux d'étudiants qui suivent apportent une bonne illustration de certaines questions à poser au matériau historique parfois oublié, les cahiers de prônes. Enfin, une courte conclusion des deux professeurs suggère des réflexions sur le pouvoir du clergé.

Le volume vaut avant tout par sa nouveauté méthodologique. À partir d'une source peu connue, il analyse le code de valeurs prêché par le clergé et, dans une moindre mesure, la réaction des paroissiens. C'est un exercice qui s'avère fructueux dans certains cas, mais dont les auteurs soulignent eux-mêmes le caractère limité. Guy Trépanier avoue carrément avoir été obligé de recourir à d'autres sources; dans le cas de Sainte-Eulalie, les éditeurs ont préféré se limiter à la publication de larges extraits des cahiers de prônes. Pour ma part, dans l'ensemble, je suis assez d'accord avec les conclusions qu'on tire de l'analyse, mais j'apprécie encore plus la prudence des chercheurs et les mises en garde qu'ils formulent à propos de leur source. Les futurs utilisateurs des cahiers de prônes ne sauraient les oublier.

Quant au fond, mes remarques sont moins des critiques que des suggestions pour les publications futures.

S'il est utile et même nécessaire d'étudier le prêtre québécois comme agent de contrôle social, il faut aussi essayer de le percevoir dans toute sa dimension religieuse. À partir du premier concile provincial de Québec (1851), se développe ici une théologie pastorale qui présente une image renouvelée du curé, de ses fonctions et de son rôle auprès des fidèles; l'ecclésiologie enseignée au Grand Séminaire et les conférences de pastorale, complétées par les directives des évêques à l'occasion des retraites sacerdotales annuelles, proposent un mode de vie et dictent des façons d'agir dont il faut tenir compte, je crois, dans l'étude de la place du curé dans son milieu.

D'autre part, pour éviter certaines erreurs, il faut étudier et bien connaître les institutions ecclésiastiques de l'époque. Le prône, par exemple, est très différent du sermon et l'on ne doit pas prendre l'un pour l'autre comme semblent le faire nos auteurs. La prédication dominicale comprend ordinairement deux parties: le prône et le sermon. Le prône se situe entre la lecture de l'évangile et le sermon et il comprend les éléments suivants: lecture de l'appendice au rituel concernant la fête du jour ou les fêtes à venir, une série d'annonces (grand-messes, mariages, sépultures, etc.), des commentaires d'actualité ou des exhortations morales; il peut se terminer par des prières spéciales. Après seulement commence le sermon. Le cahier de prônes décrit, en style plus ou moins télégraphique, ce qui se dira au prône et, ordinairement, il donne simplement le sujet du sermon, qui lui aussi pourra comporter des avis moraux mais qui ne sont pas signalés dans le cahier. Les cahiers de prônes ne donnent donc pas un tableau complet de la prédication du curé et de ses interventions auprès de ses paroissiens.

Il y aurait lieu également de bien préciser le sens des mots *dîmes*, *supplément*, *capitation*; les deux premiers se versent en nature tandis que la capitation est une taxe payable en argent. Pour chacune des paroisses, la lettre de nomination du curé spécifie ce qu'il peut exiger de ses paroissiens. De même faudrait-il bien vérifier ce qui, dans les dépenses, relève de la fabrique (coût du culte, entretien de l'intérieur de l'église) et ce qui est sous la surveillance de syndics (la construction de l'église, par exemple).

Livre sans prétention, *L'Église et le village au Québec* est une contribution intéressante à la compréhension du monde religieux québécois du XIX^e siècle. C'est aussi un bel objet, bien présenté et attirant, qu'on ne regrette pas de posséder.

L'étude de Pierre Savard sur des *Aspects du catholicisme canadien-français au XIX^e siècle* est moins neuve, puisqu'elle reproduit des écrits publiés entre 1963 et 1974, mais elle n'en est pas moins intéressante. L'auteur présente deux genres d'interventions : des vues d'ensemble sur le catholicisme québécois du XIX^e siècle (v.g. son article sur *La vie du clergé*) et des études sur diverses personnalités ou institutions (Benjamin Pâquet, Jules-Paul Tardivel, le Cercle catholique de Québec). Une courte introduction permet de lier ces sujets entre eux.

Tous ceux qui travaillent sur l'histoire de l'Église canadienne au XIX^e siècle ont déjà eu l'occasion de souligner combien les écrits de Savard traçaient de pistes nouvelles de recherche et proposaient des interprétations éclairantes, à vérifier parfois. Le fait de les rassembler en un seul volume confirme leur richesse et, fait notable, nous montre qu'ils n'ont guère vieilli. Seul peut-être le chapitre sur *Les noms de paroisses au Québec pendant trois siècles* n'est pas à la hauteur du talent de Savard.

La qualité de la matière fait assez facilement oublier les répétitions inhérentes à ce genre de volume. Il faudrait maintenant que l'auteur nous livre une synthèse plus substantielle sur ce XIX^e siècle religieux qu'il connaît bien.

Nive VOISINE

Département d'histoire,
Université Laval.

Claude LESSARD, *Le Séminaire de Nicolet : 1803-1969*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1980, 527p.

Deux ans à peine après la publication de la magistrale synthèse de Claude Galarneau sur *Les collèges classiques au Canada français*, voici que paraît pour la première fois l'histoire complète (de la fondation à la fermeture) d'un collège classique : le Séminaire de Nicolet. L'élaboration de cette monographie d'envergure a exigé une vingtaine d'années de recherche constituée initialement des deux thèses de Lessard remaniées et complétées — diplôme d'études supérieures (1963) et doctorat (1969) —. L'auteur n'a rien ménagé pour en faire un travail scientifique rigoureux. C'est ainsi qu'il a consulté *toutes* les archives, très complètes, de ce séminaire. Il a même pris soin de relever, dans chacun des manuels disponibles, toute signature ou annotation afin de ne préjuger en rien de leur utilisation effective en salle de classe (pp. 220, 227, 237, etc.).

Mais, c'est sans conteste dans le chapitre consacré aux élèves que l'on trouve l'étude la plus poussée et la plus remarquable de tout l'ouvrage : origine géographique des élèves (en majorité, région de Nicolet), origine sociale (surtout fils de cultivateurs), pourcentage de persévérance (de 15% à 20% seulement des inscrits en Éléments ont terminé leur cours), et profession des finissants (prêtrise, droit, sciences et quelques autres, mais peu en agronomie). L'auteur en tire d'importantes conclusions sur les inégalités sociales et l'inégalité des chances scolaires (p. 168).

De plus, cet ouvrage présente, par rapport aux monographies antérieures portant sur les collèges classiques, une double originalité. En premier lieu, l'auteur s'intéresse non seulement aux aspects matériels, mais d'abord et avant tout à la « vie intérieure » du séminaire de Nicolet qu'il a bien connu puisqu'il y a enseigné de 1960 à 1964. Son ouvrage est parsemé de faits révélateurs de la vie étudiante nicolétaine caractérisée, jusque vers 1960, par son isolement. On comprend, dans pareille atmosphère, l'importance du parloir (seul point de liaison entre le pensionnat et le monde extérieur), de la correspondance, des sorties, des fêtes, des congés, et des activités parascolaires et sportives. Les pages consacrées aux moyens d'évasion comme les boissons enivrantes, l'usage du tabac (jusque vers 1920 on ne fume, le plus souvent en cachette, que la pipe), les désertions, et les révoltes d'élèves, sont des plus savoureuses (pp. 337-347).